



X RESISTANCE

•••••



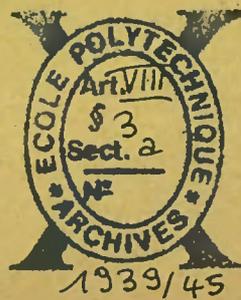
BULLETIN

Trimestriel

N° 11

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

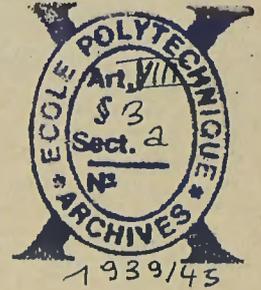


X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

X - R E S I S T A N C E

Bulletin Bimestriel n° 11
MARS 1950
-:-:-:-:-



LA VIE DU GROUPE

La prochaine réunion aura lieu le Lundi 27 Mars 1950 à 18 heures 30, à la Maison des X, 12 rue de Poitiers .

COTISATIONS 1950

La cotisation pour 1950 est fixée à 200 Frs. -
Prière de l'envoyer de préférence par chèque ou virement postal à l'adresse suivante :

M. André METZ
8, rue Vézelay
PARIS 8°
C.C.P. 577126 -
PARIS

Ce groupe n'ayant pas d'existence légale, prière de ne pas libeller l'adresse d'un virement au nom du Groupe.

Prière aux camarades encore en retard pour leur cotisation de 1949, de profiter de l'occasion, pour se mettre au courant.

Le Général ARNAUD, Président du Groupe, nous présente l'article ci-dessous.

D'autre part, l'article du Général LIBESSART, paru dans le dernier bulletin, a suscité des discussions. Plusieurs réponses nous ont été annoncées. Nos amis liront avec intérêt celle de notre vice-président KRUG-BASSE.

AU SERVICE DE LA FRANCE OU DE L'ALLEMAGNE

-:-:-:-:-

Lorsque nous étions élèves à l'X, un après-midi était réservé à une visite à la Manufacture Nationale des Gobelins.

/...

J'ai le souvenir d'avoir contemplé une aire circulaire divisée en un nombre respectable de fuseaux comprenant toutes les couleurs, et telles qu'à l'oeil il était impossible de trouver une différence de teinte entre deux fuseaux quelconques consécutifs, et cependant, en parcourant la circonférence, le regard passait bien par toutes les couleurs de l'Arc en Ciel.

Ce souvenir, je ne sais pourquoi - peut-être après avoir entendu quelques discours, ou lu quelques articles - m'a fait penser à la conduite des Français pendant l'occupation et je me suis demandé si sur une échelle hypothétique où seraient successivement placés, en haut les plus purs héros de la Résistance, sous toutes ses formes, en bas les abjects comparses de la Gestapo, il n'y aurait pas une succession de plages comprenant dans leur ensemble, toutes les actions caractérisant les rapports des différents Français avec l'Occupant, et cependant telles que la différence entre deux plages consécutives soit tellement faible qu'on ne puisse établir entre elles une distinction suffisamment nette pour finalement permettre de séparer ceux qu'on a convenu de grouper sous le bloc de "Résistants" de ceux qu'on a convenu d'appeler " Les Collaborateurs " ?

Certes, si une telle analogie pouvait exister elle se bornerait à la constatation que dans l'un et l'autre cas, il n'y a pas de solution de continuité, du moins en apparence - encore que cette apparence soit dans le premier cas simplement et uniquement due à la sensibilité de l'œil aux couleurs, tandis que dans le second cas, elle soit l'expression des actes, des écrits, des paroles, des acteurs mêmes, et passible d'un jugement susceptible le plus souvent, d'être prononcé sans équivoque possible par des consciences droites...

Il y a beaucoup plus : Tandis que dans le cas des couleurs, les différences s'accroissent de plus en plus à partir d'une origine arbitraire pour diminuer ensuite lorsqu'on parcourt la circonférence dans un sens quelconque, il n'en est plus de même dans le second cas.. On peut choisir arbitrairement l'origine et, qu'on remonte ou qu'on descende l'échelle, on arrive toujours à une extrémité qui est à l'opposé de l'autre : Ce n'est pas une conséquence purement géométrique.

Et s'il existe, indiscutablement peut-être, dans cette échelle, quelques échelons consécutifs entre lesquels il soit difficile de classer les Français qui y seraient placés dans l'une des deux catégories de "Résistants" ou de "Collaborateurs", il n'en est pas moins certain qu'au dessus de ces échelons, on trouve finalement et effectivement des Français, et au-dessous rapidement des Traîtres, ces derniers l'eussent ils été, comme on l'a trop prétendu, "de bonne foi" ...

Tel qui a donné sa vie pour la France en luttant sous une forme quelconque, contre l'ennemi, mérite notre admiration, notre respect et la reconnaissance de la France, à l'inverse de celui qui a travaillé volontairement ou passivement pour l'Allemagne, sous quelque forme ou prétexte que ce soit, et qui mérite notre plus profond mépris : nous persistons à affirmer qu'il était possible de différencier les uns des autres et de prononcer sur eux un jugement sûr, laissant ceux des plages intermédiaires, les "neutres", dirons-nous, régler eux-mêmes le différent avec leur conscience.

Fidèle à ses statuts, le Groupe X-Résistance, recherche ceux des X qui, par leur conduite, ont servi leur Patrie et fait honneur à l'Ecole; il défend leur mémoire, laissant à d'autres camarades, la tâche délicate mais nécessaire d'assainir complètement l'atmosphère polytechnicienne : une telle opération serait, nous en avons la conviction profonde, un devoir et pour notre Ecole, comme pour l'Avenir, un bien.

Général ARNAUD

-:-:-:-:-

Réponse du camarade KRUG-BASSE au camarade LIBESSART

Ce n'est pas sans une profonde surprise que j'ai lu dans le bulletin n° 10 de X - Résistance, l'article de l'Ingénieur Général LIBESSART intitulé :

"L'Allemagne ressuscitera plus forte que jamais"

J'ai cru comprendre que, d'après l'auteur, l'Etat-Major allemand, fort de l'expérience de 1919 qu'il vient de renouveler, a organisé, dès le cours de la dernière guerre mondiale, une nouvelle dispersion de ces techniciens chez ses futurs vainqueurs mêmes, pour les récupérer ultérieurement, détenteurs du secret de la victoire qu'ils y auront puisé. L'Allemagne avait si bien organisé sa propagande que, bien que ses réalisations aient toujours été jugulées alors que celles des Alliés étaient décisives, ces derniers, victimes d'un complexe d'infériorité du silence, ont cru à la supériorité technique de leur ennemi et se sont disputés par une surenchère éhontée les spécialistes allemands qu'ils ont accueillis chez eux. Mais ces visiteurs sont en fait aux ordres du haut commandement germanique qui, de la sorte, a déjà gagné la partie; il se constituent en équipes, se réunissent entre chefs pour se communiquer les renseignements qu'ils tirent de leurs employeurs à qui ils ne donnent que des connaissances périmées. L'auteur cite à cet égard un certain nombre d'exemples en France, constate que nous payons ainsi plusieurs milliards de francs par an, sans

résultats tangibles, au lieu d'utiliser des services de recherche français; il faut attribuer cette situation à la tendance des administrateurs à se borner à un rôle directorial qu'il est plus facile de tenir à l'égard d'étrangers en situation précaire, qu'à celui de compatriotes dont l'autorité technique finirait par s'imposer; il déplore en conclusion que les Allemands gagnent la guerre des intelligences avec la collaboration des administrateurs de la France qui détruisent les valeurs les plus précieuses que nous avons pu préserver pendant l'occupation.

Il me semble que la plupart des allégations sur lesquelles repose cette théorie doivent être révisées à la lumière de la réalité des faits.

S'il est vrai tout d'abord que la débâcle de 1940 n'a pas détruit le haut commandement français, on ne saurait en dire autant de l'activité des services techniques qui est restée très faible jusqu'au regroupement de la Nation après la Libération, et cela bien que nous ayons pu nous maintenir hors de l'emprise directe de l'ennemi dans une partie du territoire métropolitain pendant deux ans et dans l'Empire pendant toute la guerre. L'exemple de la France n'est donc pas à retenir pour expliquer que l'Allemagne, ayant eu encore plus de temps devant elle, ait pu organiser le maintien de ses élites à la façon du coucou. L'âpreté de la lutte a nécessité des développements techniques incessants et la hantise de trouver avant l'adversaire la machine à finir la guerre interdisait aux Allemands de déplacer leurs usines, laboratoires et équipes de recherche avant d'y être obligés par l'avance alliée. Comment d'ailleurs combiner des "captures dirigées" dans une peau de chagrin, alors que les lignes de repli préparées à l'avance tombent dans un ordre imprévu? Comme en France en 1940, il semble bien que ce soit l'initiative personnelle, les moyens de transport trouvés in extremis et non l'exécution d'un ordre général qui ait amené les techniciens allemands au contact de leurs vainqueurs.

Venons en aux armes allemandes.

Les cuirassés de poche, conçus dix ans avant la guerre pour surclasser les croiseurs de tonnage équivalent (10.000 T.W.) dans les termes du désarmement naval imposé, n'ont jamais prétendu être insubmersibles, mais simplement mieux protégés et mieux armés; ils n'étaient donc pas rapides et ne pouvaient, au nombre de trois, défier la flotte britannique. Leur construction avait déclenché celle des bâtiments de ligne de 25.000, puis de 35.000 tonnes, en face desquels ils ne pouvaient avoir la moindre prétention. Victime de la loi du nombre inexorable dans la marine, l'un d'eux, avarié devant la Plat-a en 1939, se saborda à la suite d'un combat contre

trois croiseurs légers qui constitue une revanche des Curiaces moribonds, et les Allemands renoncèrent à la guerre de course lointaine avec ce genre de bâtiments. En revanche, le Bismarck se révéla comme supérieur aux plus grands bâtiments anglais, coulant l'un d'eux en quelques minutes et avariant un autre aussitôt après; il faillit bien pouvoir atteindre Brest, mais il succomba finalement sous le nombre.

La lutte contre les sous-marins eut ses hauts et ses bas, les derniers types allemands, à grande vitesse en plongée, constituaient bien un progrès extraordinaire, mais là encore les Allemands furent victimes de l'impossibilité fatale où ils se trouvaient, luttant pratiquement seuls contre trois grandes puissances, de développer suffisamment chacune de leurs inventions.

Il en est de même pour les V1 et V2, les Anglais ne considèrent pas du tout que leurs effets aient été facilement annihilés et c'est bien l'occupation des rampes ou plateformes de lancement qui a empêché Londres de subir des dégâts très considérables.

Il serait plus juste d'admettre que les Allemands ont mis au point, les premiers, certains engins meurtriers, mais un peu trop tard pour pouvoir en mettre en service un nombre assez grand pour faire pencher la balance à nouveau en leur faveur. L'espoir de Hitler dans ses armes secrètes n'était pas entièrement fallacieux.

Passons aux réalisations alliées.

Il est bien exact que les Anglais étaient en avance pour le Radar, ce qui leur a permis d'économiser leurs avions et d'interdire aux Allemands les bombardements de jour sur Londres, malgré la supériorité numérique des assaillants en aviation.

Mais les Allemands, lorsqu'ils se sont trouvés plus tard submergés par le nombre d'appareils, ont fait preuve des mêmes qualités défensives; l'aviation stratégique américaine a pratiquement renoncé à des raids de jour de grande profondeur longtemps la chasse allemande, insuffisante pour intervenir contre le débarquement, a eu des appareils supérieurs, et la lecture des carnets de guerre des aviateurs alliés ne nous laisse certes pas l'impression d'un cavalier seul.

N'oublions pas que l'entrée en guerre des Etats-Unis s'est traduite par la mobilisation d'un million et demi d'hommes dans l'aviation, et étonnons-nous plutôt que les Allemands aient pu résister si longtemps au bombardement incessant de leurs lignes.

Prétendre que le port artificiel d'Arromanches ait été le seul port ouvert au continent et ait suffi aux besoins des armées jusqu'à leur arrivée en Baltique est une affirmation

qui ne relève plus que de la fantaisie; l'auteur ne parle-t-il pas lui-même de Cherbourg comme point de départ d'un pipe-line :

Reste enfin la bombe atomique. Les Allemands ont été battus sans elle et les Japonais ne valaient guère mieux au moment de la première explosion, mais elle doit bien, néanmoins être considérée comme un miracle réel, à l'actif des Américains. Ces derniers sont arrivés les premiers dans cette course d'où les Allemands n'étaient pas exclus et où les Russes viennent de prendre la seconde place. Tout était une question de temps, et les moyens immenses des Etats-Unis les constituaient d'avance gagnants. C'est bien la puissance industrielle stupéfiante de ce dernier pays qui a été l'élément déterminant de la victoire alliée, et on aurait alors mauvaise grâce à s'insurger contre le jugement particulièrement favorable que portent les spécialistes américains sur l'organisation et les techniciens allemands.

Dans cette course aux armements de toute sorte, chacun des belligérants s'était particulièrement distingué dans certaines spécialités et les quatre occupants de l'Allemagne n'ont pas été de purs naïfs en attirant chez eux les techniciens allemands les plus versés dans leur partie; nous n'en voulons pour preuve que les résultats obtenus par les Américains avec les fusées.

Cela dit, l'auteur, dans la partie documentée de son article, indique que le Ministère de l'Armement a introduit systématiquement dans tous ses services des ingénieurs allemands, au nombre d'une centaine dans le cadre de la Marine, d'un millier dans le cadre de la Guerre et de quelques centaines dans le cadre de l'Aviation Militaire. Seuls les premiers sont dispersés, les autres travaillent en équipes compactes autour d'un chef qui les a lui-même recrutés, si bien que l'encadrement français n'est plus que symbolique et que ces équipes, dotées du matériel le plus somptueux, échappent pratiquement à toute surveillance et à tout contrôle technique. L'auteur donne une liste de ces principaux laboratoires et s'en prend particulièrement au Professeur SCHARDIN, spécialiste des questions de ballistique, membre de l'Académie technique de la Luftwaffe, et qu'il donne comme l'un des membres du Grand-Etat Major allemand réfugié près de Zurich sous une façade technique, et même comme le chef tout puissant d'une liaison entre les universités allemandes et les instituts techniques, comme aussi entre les équipes allemandes installées tant chez nous qu'en Allemagne et chez nos Alliés. Il affirme que ce courant d'échange s'étend aux techniciens qui se trouvent en Russie, et que nos services de renseignements se sont désintéressés de la façon dont le Professeur SCHARDIN a assuré la vie matérielle d'une soixantaine de collaborateurs pendant deux ans.

Nous ne pouvons que laisser à l'auteur la responsabilité de ses affirmations, tout en pensant que des activités aussi équivoques n'ont pas dû échapper à nos alliés qui ne les toléreraient sans doute pas, si elles constituaient un danger prochain. Que les savants et techniciens allemands dispersés

par la débacle aient cherché à se regrouper et à continuer à travailler dans leur spécialité, il n'y a là rien que de bien naturel; qu'ils espèrent pouvoir un jour rentrer dans leur patrie enfin libérée pour lui apporter leur concours pour son relèvement militaire, voilà qui paraît également certain. La question est de savoir si en les utilisant actuellement, nous faisons un marché de dupes. Pour nous en tenir aux équipes citées, sommes-nous les premiers, ou simplement bien placés, en construction de cellules, en propulsion à réaction, en armes automatiques, en lancement de fusées, en moteurs à injection, en balistique ? N'achetons-nous pas des licences à l'étranger pour suppléer à l'insuffisance de certaines de nos techniques ? Les Américains, ces maîtres de l'industrie, n'ont-ils pas progressé dans certains domaines au contact des Allemands ? Pour quoi alors ne pourrions nous rien apprendre de ces derniers ?

C'est ici que l'auteur met en cause l'insuffisance technique des administrateurs de la France, dans le domaine de l'industrie et de la défense nationale, et je souscris entièrement à son point de vue.

Dans une administration incompetente scientifiquement, la réglementation devient toute-puissante et les bureaux ont tendance à s'opposer aux techniciens dont les idées et les réalisations nouvelles amènent une perturbation dans l'ordre administratif; le directeur non technicien craint l'ingénieur qui représente une autorité scientifique pouvant mettre en péril l'autorité hiérarchique. Il préférera embaucher des étrangers qui dépendront entièrement de lui, plutôt que de développer des corps de techniciens nationaux; il se laissera d'ailleurs facilement surprendre par des réputations surfaites qu'il ne saurait déceler, et n'exercera aucun contrôle effectif, n'en ayant pas la possibilité. Finalement, sans même s'en rendre compte, il substituera à des organismes français de valeur des équipes étrangères dont le rendement sera dérisoire eu égard au coût de leur entretien.

J'irai même plus loin en déclarant qu'une telle administration n'est pas plus capable d'entretenir l'efficacité de techniciens nationaux que de spécialistes allemands, et qu'il faut voir dans l'insuffisance des connaissances scientifiques de l'Etat-Major français l'une des causes lointaines de la défaite de 1940, alors qu'au contraire, en raison du niveau élevé de l'Ecole Navale, la Marine Nationale restait constamment à hauteur de sa tâche pendant les hostilités. Les plus belles théories à tendance philosophique sur la stratégie ou le moral de l'armée ne prévalent pas contre une supériorité écrasante du matériel, et d'ailleurs les scientifiques et spécialement les X, qui ne se recrutent pas précisément parmi les derniers des classes secondaires, sont parfaitement capables d'allier l'esprit de finesse à l'esprit géométrique et de s'affirmer comme des hommes et non comme de simples robots, esclaves de leur matériel.

Je me refuse tout de même à croire que les Ingénieurs du Ministère de l'Armement, nos Camarades, soient incapables de contrôler une équipe allemande et d'en obtenir un rendement satisfaisant, pendant tout le temps où elle reste

susceptible de la fournir; c'est dans cette voie qu'il faudrait chercher remède à la situation actuelle, plutôt que dans la suppression de ces services qui aboutiraient simplement à leur transfert au profit des Américains ou des Anglais heureux de les employer, même sous les ordres du Professeur Schardin.

J. KRUG-BASSE;

-:-*:-:-

Imprimeur et Gérant
André METZ
8, rue Vézelay
PARIS 8ème
=====